

## Intervention de Mylène Bresson – Soirée du 8 novembre 2016

L'association Habitat et Humanisme m'a demandé de vous présenter en quelques mots Robert Bresson et son film *L'Argent*. Je l'ai accepté avec grand plaisir. Mais comme ce n'est pas très facile pour moi, je vous demande de bien vouloir être indulgent.

Robert Bresson a réalisé treize films de 1943 à 1983.

Ses deux premiers films, il les a faits un peu comme tous les metteurs en scène de cinéma de l'époque : faisant appel, pour les dialogues, à deux hommes de théâtre français connus (Jean Giraudoux pour son premier film et Jean Cocteau pour le second), employant des acteurs et tournant dans des studios de cinéma.

Mais, à partir de son troisième film, *Journal d'un curé de campagne*, en 1950, jusqu'à son dernier, *L'Argent*, en 1983, il a changé du tout au tout sa conception du cinéma. Il s'est mis à écrire tout seul ses films, sans l'aide de ceux qu'on appelle dans le métier, scénaristes, dialoguistes, adaptateurs. C'est pourquoi d'ailleurs il tenait au mot de « cinématographe » : pour lui, le cinéma pouvait devenir un art à condition qu'il soit aussi une écriture et pas seulement du mouvement. Il a abandonné les acteurs, fussent-ils chevronnés, pour choisir des personnes comme vous et moi qu'il appelait ses « modèles » et qu'il modelait en effet. Et il n'a plus tourné que dans des lieux naturels. Tant et si bien qu'un critique a dit, malicieusement, à propos de son quatrième film, *Un condamné à mort s'est échappé*, que c'était Robert Bresson lui-même qui s'était échappé.

Pour ma part, ce que je peux témoigner depuis 1966 où j'ai été son assistante, c'est qu'il a toujours cherché, non sans mal, contre vents et marées, coûte que coûte, à approfondir une méthode qui peut avoir l'air d'être simple, car elle ne confond pas la beauté avec le brillant, ni le luxe, ni le spectaculaire, mais qui, en réalité, est fort compliquée. Ses films en effet tiennent à respecter le mystère des êtres et de ce qui les relie, s'intéressent à ce que les personnes ont de plus intérieur, suggèrent plus qu'ils n'expliquent, ne jugent jamais. Et pour y arriver, il utilise uniquement les moyens propres au cinéma, c'est-à-dire des images en mouvement et des sons, qui, d'après lui, parlent aussi et souvent même mieux que les mots. Ses films, elliptiques et laconiques, s'adressant tout autant à l'ouïe qu'à la vue, peuvent donc très bien dérouter, déconcerter les spectateurs, surtout la première fois. Ils demandent en tout cas une grande attention.

Son film *L'Argent* est son dernier film. Il est inspiré d'une nouvelle peu connue de Tolstoï, intitulée *Le faux billet*, commencée après sa grande crise morale, reprise et abandonnée, publiée de manière posthume sans qu'on sache si à cette date, il la considérait comme achevée. Dans son *Journal*, Tolstoï écrivait: "Seule la non-violence peut arrêter le Mal, le neutraliser en l'absorbant en elle. Elle ne lui permet pas d'aller plus loin comme il y tend inévitablement, faute seulement d'une force qui l'absorbe. Le christianisme efficace ne consiste pas à faire acte de christianisme mais à absorber le Mal. Très envie d'achever *le Faux billet*. " (On sait l'influence que Tolstoï exerça sur Gandhi).

Cette nouvelle a profondément touché Robert Bresson. Il trouvait d'une grande justesse la description de la propagation vertigineuse du Mal. Mais il a plutôt réécrit qu'adapté cette nouvelle : il n'a pris que certains personnages, inventé des dialogues, taché de rendre française et actuelle une histoire du 19<sup>ème</sup> siècle russe, laissé de côté la seconde partie qu'il trouvait moins réussie et un peu prêchi-prêcha. Il a réalisé ce film parce qu'il lui a semblé nécessaire, et même urgent, de sensibiliser les spectateurs au pouvoir maléfique que peut avoir l'argent et à l'engrenage implacable enchaînant les uns aux autres ceux qui sont à son service. Il a beaucoup aimé donner à son film un rythme sec, haché, précipité, comme une mécanique infernale broyant tout sur son passage jusqu'à ce qu'enfin le Bien surgisse. Même si ce n'est que brièvement et seulement à la fin, c'est la rencontre de la bonté, incarnée par une femme âgée, toute simple, seule capable de barrer la route et de donner une autre direction au désespoir du héros principal, qui a le dernier mot.

C'est une grande chance pour ce film que l'association Habitat et Humanisme l'ait invité à sa soirée « L'argent : tyran ou serviteur ? » car elle montre, elle, la face fertile de l'argent. Et elle le montre résolument. En se mettant à la bonne distance de l'argent - ni trop près ni trop loin - ce qui doit être un véritable exploit. En appliquant aux problèmes de notre temps, avec persévérance et inventivité, ce que recommandait Vincent de Paul : « faire le bien et ce bien-là, le bien faire. » Et en s'entourant de personnalités, résistantes elles aussi. Comment ne serais-je pas reconnaissante ?